Thos Moniteur below

VEGETINE.

Faiblesses des Femmes.

La matière médicale n'offre pas de meilleur remède que la VEGETINE pour la guérison des maladies féminines, espèce ordinaire. Elle agit dans ces cas sûrement, et donne toujours du ton aux organes de la femme, chasse la débilité et les secrétions malsaines, et rend la vigueur, l'élasticité. La maladie la plus commune est la leucorrhée, causée soit par le scrofule ou par quelqu'affection de la matrice ou par la débilité générale. Pour ces maladies, et contre le changement de vie, la Végétine est le grand remède. La fréquence de ces maladies, guéries par la Végétine, a montré que le remède est tout découvert et qu'il est le favori des dames américaines. On a trop longtemps employé des remèdes nauséabonds et incertains, on en a un agréable, efficace, à bon marché. Essayez la Végétine et soyez convaincu qu'elle vous guérira.

BON REMEDE—MALADIES DE CŒUR ET DES ROGNONS—FAIBLESSES FEMININES.

Griggsville, Ill., 25 juillet 1878.

H. R. STEVENS, Boston.—J'ai été affligé de maladie de cœur et des rognons, et autres faiblesses féminines, soignée des médecins sans résultat, puis j'essayai votre Végétine, et deux bouteilles m'ont complètement guérie, et depuis je suis pleine de santé, à 66 ans. Je la recommande à toutes les affligées et bénis le jour que je l'ai essayée. Mme MARIA HOBSON.

AUX FEMMES QUI SOUFFRENT.

Cincinnati, O., 28 mars 1877.

M. STEVENS—Cher monsieur : J'ai pris plusieurs bouteilles de votre Végétine contre la faiblesse, et en justice pour le remède comme pour les femmes qui souffrent, je recommande la Végétine. Elle m'a fait beaucoup de bien, elle est merveilleuse contre ces affections.

MARY E. MEREDITH, 160 Eastern Ave.

JUSTEMENT CE QU'IL FAUT.

Desmoines, Ia., 6 sept. 1878

H. R. STEVENS, Boston—Monsieur, Pendant longtemps j'ai souffert de faiblesses. et d'une sensation de faiblesse à l'estomac, et sur le conseil d'un ami j'ai essayé votre Végétine et c'est justement ce qu'il faut. Je la recommande à celles qui souffrent. Votre respectueuse,

Mme ANABELLA HARWOOD, 312 Fourth st.

Scrofule, Maladie du Foie, Dyspepsie, Rhumatisme, Faiblesse.

H. R. STEVENS, Boston—Je pratique la médecine depuis 25 ans, et comme remède contre le scrofule, Maladie du Foie, Dyspepsie, Rhumatisme, Faiblesse, et toutes les Maladies du Sang, je n'ai rien trouvé comme la Végétine. J'en vends depuis sept ans et la recommande à tous ceux qui ont besoin de se purifier le sang.

Dr. W. ROSS, droguiste.

8 sept, 1878 Wilton, Ia.

La VEGETINE agit directement sur les causes de ces maladies. Elle ravigote et renforcit le système, agit sur les organes secréteurs, apaise l'inflammation, nettoie et guérit les ulcères guérit la constipation, règle les intestins, le mal de reins cesse, en un mot la Végétine est le remède tout prompte à soulager et guérir les faiblesses féminines. Elle n'a jamais manqué un seul cas.

La Végétine
PRÉPARÉE PAR
H. R. STEVENS,
Propriétaire de la VEGETINE, Boston, Mass., et Toronto, Ont.

LA VEGETINE est en vente chez tous les droguistes.

fév?—4f

Le Meilleur Journal ! Essayez-le !
Magnifiquement Illustré.
35me ANNÉE

LE SCIENTIFIC AMERICAN

Le *Scientific American* est un journal hebdomadaire de première classe, contenant seize pages, imprimé avec un caractère magnifique, illustré à profusion avec des gravures magnifiques représentant les inventions les plus nouvelles et les plus récents progrès dans les arts et les sciences ; aussi des données récentes et pleines d'intérêt sur l'agriculture, l'horticulture, le foyer, la santé, les progrès médicaux, sciences sociales, histoire naturelle, géologie, astronomie.

Les études les plus pratiques et les mieux faites, venant d'écrivains éminents dans toutes les branches des sciences, sont publiées dans le *Scientific American.*

Prix d'abonnement $3 20 par année, $1.60 pour 6 mois, y compris les frais de poste. Escompte accordé aux agents, dix cents l'exemplaire. En vente chez tous les marchands de journaux. Le prix de l'abonnement doit être transmis au moyen d'un mandat sur la poste à l'adresse de MUNN & CO., éditeurs, 37, Park Row, New-York.

BREVETS. En rapport avec le *Scientific American*, MM. Munn & Co. sont solliciteurs pour Brevets d'invention pour les Etats-Unis et l'étranger ; ils ont 35 années d'expérience dans ce genre d'affaires et ont maintenant le plus grand établissement dans le monde. Les brevets sont obtenus aux meilleurs termes. Une note spéciale est insérée dans le Scientific American de toutes les inventions brevetées par le concours de cette agence, le lieu de la demeure et le nom du porteur du brevet est aussi donné. Par suite de l'immense circulation ainsi donnée, l'attention publique est attirée sur les mérites du nouveau brevet, et les ventes ou la connaissance sont souvent facilitées

Toute personne qui a fait une nouvelle découverte ou invention peut s'assurer sans frais si elle peut obtenir un brevet en écrivant à Munn & Co. Nous envoyons aussi gratis notre manuel sur les lois des brevets, marques de commerce, le montant des frais et on peut se procurer des brevets avec des avis sur le meilleur moyen à prendre pour obtenir des avances sur inventions. Adresse pour souscrire au journal ou concernant les brevets.

MUNN & CO.,
37, Park Row, New-York.

Bureau succursal,
Coin des rues F et 7e, Washington, D. C.
9 décembre 1880.

IMPRIMERIE DU
Le Moniteur Acadien
SHEDIAC, N. B.

Exécute à bon marché et sous le plus bref délai

TOUTES COMMANDES
POUR
IMPRESSIONS,
Dans les deux langues,
telles que

CARTES D'AFFAIRES,
CARTES DE VISITE,
CIRCULAIRES,
TETES DE COMPTES,
MEMORANDUMS,
ENVELOPPES,
PROGRAMMES,
AFFICHES,
PLACARDS,
ECRITEAUX, ETC.
EXECUTIONS, SUMMONS, CAPIAS, ETC.
RAILWAY BILLS OF LADING,
SHIP

BLANCS de toute espece

ENCRE NOIRE, ENCRE ROUGE, BRONZ

FERD. ROBIDOUX,
Propriétaire.

FERBLANTERIES ! !

Le soussigné, ouvrier d'expérience, annonce au public qu'il a transporté dans la bâtisse située entre les magasins de MM. John Calder et Olivier M. Melanson sa

Boutique de Poêles, Tuyau de Poêle et Ferblanteries,

la seule dans Shédiac et la mieux fournie de toute la contrée avoisinante, et prie respectueusement le public de venir examiner son assortiment, dont chaque article sera vendu à bon marché pour argent comptant.

REPARAGES BIEN FAITS.

BOUILLOIRES A HOMARD FAITES A ORDRE

MILTON ANDERSON.

Shédiac, 11 janvier 1881.

FEUILLETON.

UNE

FAMILLE MAUDITE.

XII

(Suite.)

Une circonstance qu'Osman passa sous silence et qui, cependant, avait pour lui une importance réelle, c'est que plusieurs Thugs, espérant sans doute, à la faveur de l'animation de la fête, n'être point aperçus, avaient poussé l'audace jusqu'à se glisser sous les murs de la maison, à se poster devant une fenêtre fermée, où l'un d'eux avait positivement désigné de geste, à l'attention de ses camarades, miss Martha Royston elle même, après quoi ils s'étaient retirés dans le fond du jardin.

Osman cessait de parler quand Barnett se présenta pour rendre compte au gouverneur du résultat de la battue pratiquée dans le jardin, où il n'avait rien découvert.

Le jour allait paraître lorque le gouverneur et ses officiers quittèrent la maison du colonel ; leur départ fut le signal de la retraite pour ceux des invités qui avaient tenu à rester jusqu'à la fin de la nuit, et bientôt l'habitation fut plongée dans le calme et le silence du repos.

Mais sir Edward ne se coucha point ; retiré dans son appartement il s'y promena longtemps encore, livré à des méditations intenses.

Frédéric ne dormit pas mieux. Il commençait à penser que l'Inde où il avait espéré trouver un repos relatif, ne le lui donnait guère ; en revanche il y avait rencontré l'amour, sur lequel il ne comptait point.

Quelques temps après cet incident lugubre, un soir, Osman accourut chez Stickler qu'il trouva seul ; le colonel et Martha dînaient chez le *chief of justice*.

—Que se passe-t il encore? lui demanda Frédéric dont l'inquiétude était sans cesse en éveil.

—Rien, répondit Osman, mais je suis rompu ; mon service m'accable. Hier, sir Lyons m'a dit que la responsabilité de la tranquillité de Bombay repose en ce moment sur moi, et, je te l'avoue, une telle charge m'effraie.

—Toi? Allons donc, tu es un enfant, répliqua Stikler, car ceci ne signifie qu'une chose, c'est que la fortune vient au devant de toi.

—Je le sais, reprit Osman, et je sais aussi ce que tu penses. Il y a de telles similitudes entre nous que je pourrais te répéter ce à quoi tu songes.

—Vrai !

—Certainement ! si tu étais à ma place, tu demanderais au gouverneur l'autorisation de lever un régiment composé exclusivement de musulmans dont on te confierait le commandement, n'est ce pas?

—C'est cela même.

—Eh bien, voici mon projet, il s'écarte peu du tien, ainsi que tu vas le comprendre. Si je commandais un régiment composé seulement de mahométans, je ne saurais plus ce qui se trame parmi les Hindous, ce qui ne serait ni mon affaire, ni celle du gouvernement ; ce qu'il me faut, c'est un régiment mixte : musulman et indien, homme pour homme.

—Et tu ne craindrais point de tels gredins? Je parle des Hindous bien entendu.

—Pas le moins du monde ; mais pour diriger ces gens là, il me faut une autorité sans limites, des règles exceptionnelles dont ma conscience serait l'unique juge et dont je n'aurais à répondre qu'à Dieu ; tu me comprends?

—Je le crains, il me semble cependant que tu es bien jeune pour te charger d'une responsabilité aussi écrasante, non seulement envers tes chefs, mais envers toi même, et surtout envers Dieu.

—Je ne redoute rien, parce que mon calme se dément rarement ; aussi ai je la prétention d'espérer que je ne commettrais pas d'injustice.

—Aujourd'hui même, je communiquerai ton projet à sir Edward, qui en parlera au gouverneur.

—Encore une chose, je souhaiterais que sir Edward eût le commandement supérieur de mon futur régiment, ce qui, avec le siens composerait une brigade qui le suivrait partout.

—L'idée est excellente, dit Frédéric, et si l'honorable gouverneur ne le comprend pas, c'est qu'il n'est point à la hauteur de la situation.

—Il comprendra.

—A propos, reprit Stickler, il faut que je te rende ton amulette dont je suis détenteur depuis la nuit du bal ; son enveloppe est gravement compromise, tu vas voir ; elle aurait besoin d'être remplacée.

En disant ces mots il ouvrit un des tiroirs de son bureau, en tira l'objet et le remit au kaïd.

Ce ui-ci le retourna en tout sens et dit d'une voix émue :

—Ce serait peut être le moment de voir ce que renferme cette relique ; ma mère m'a recommandé de ne la briser que dans une circonstance solennelle de ma vie. J'ai failli mourir sous la main des Thugs, sans avoir accompli ce vœu. Le secret de ma destinée est là sans doute.

D'une main un peu tremblante, il acheva d'arracher le maroquin rouge brodé d'or qui recouvrait l'amulette, laquelle ne contenait qu'une mince feuille de parchemin soigneusement pliée.

Osman la déplia en l'étendant sur le bureau.

Les deux jeunes gens se penchèrent curieusement sur le parchemin.

—Les armes de ma maison ! s'écria Frédéric en frémissant, ceci confirme mes doutes.

Il venait d'apercevoir un écusson germanique peint au haut de la feuille entièrement couverte de caractères allemands.

C'est l'écriture du baron Stickler, ajouta-t-il.

—Tu n'es donc pas seul de ton nom? lui demanda Osman au comble de la surprise.

—Celui dont je parle était mon père, répondit Frédéric, qui, la tête baissée, parcourait d'un œil avide la feuille de parchemin.

Tout à coup, il se redressa et se mit à considérer Osman avec autant d'attention que s'il ne l'eût jamais vu, et lui dit avec une émotion profonde :

—Je ne me trompais point ; tu es mon frère, et je n'en eus e pas souhaité un autre que toi !

Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et se tinrent longtemps embrassés.

—Est ce vrai? est ce bien vrai? demandait Osman, le visage rayonnant de surprise et de joie ; explique moi cela : Je n'y comprends rien ; et si ce n'était point maintenant, je serais bien malheureux.

—Ecoute ceci, reprit gravement Frédéric en touchant du doigt la feuille, de parchemin.

Et il lut en traduisant l'allemand en anglais, non sans quelque hésitation car en plusieurs endroits l'écriture était presque effacée :

"Moi, baron Charles-Frantz Stickler de Reutlinger, je déclare que de mon légitime mariage avec Yamenah ben Mohamed Wali, mariage contracté suivant les lois du pays barbare où le naufrage m'a jeté, il m'est né, aujourd'hui 25 mai 1827, un fils auquel j'ai donné le nom d'Osman.

"Si jamais ce fils allait en Europe et qu'il fût reconnu par ma famille, je le lui recommande.

"Etant mon premier né, il est de droit chef de ma maison après ma mort.

"Fait à Djigelli de Barbarie, 25 mai 1828

"Baron Charles-Frantz Stickler."

Pendant cette lecture, la physionomie d'Osman trahissait des émotions sans nombre. Il rougissait et pâlissait tour à tour et offrait quelque analogie avec un hachichi au moment où il est dans le paroxysme du rêve.

Quand Frédéric reposa le parchemin sur le bureau, le kaïd murmura d'une voix à peine intelligible, tant elle était émue :

—Non frère, c'était écrit ! mais pour tout le monde, excepté pour toi seul, je resterai le kaïd Osman.

—Non pas, non pas ! s'écria Frédéric, tu es le baron Osman.

—Non pas, non pas ! s'écria Frédéric, tu es le baron Osman Stickler, tu dois partager avec moi un héritage légitime assez considérable pour que nous soyons riches tous deux. Quant au nom et au titre, ils t'appartiennent, et, ajouta-t-il en s'assombrissant, tu verras tout à l'heure qu'ils sont lourds à porter.

Il y eut alors entre eux un combat de générosité : Frédéric, voulant absolument abandonner à son frère aîné le titre de baron et lui assurer la moitié de sa fortune ; celui-ci, refusant tout avec obstination :

—Je te le répète, dit enfin Osman, il ne faut même point divulguer cette fraternité, il importe à mes projets, à notre sécurité à tous, que le kaïd Osman reste ce qu'il a été.

"Le jour où mes Arabes connaîtraient mon origine chrétienne, où ils sauraient que je puis porter un nom européen, il en serait fait de mon influence ; j'ignorerais à jamais les trames qu'ourdissent sans cesse les Hindous ; je deviendrais presque inutile en rencontrant sur mon chemin mille difficultés qui entraveraient mes desseins.

"Il y a longtemps que nous sommes frères par le cœur, rien ne sera donc changé entre nous.

—Soit ! répondit Frédéric en prenant la main du kaïd et en la serrant avec effusion, mais que ma bourse soit désormais la tienne et que le colonel et sa fille, à qui je ne cède rien de ce qui me touche, sachent que nous sommes réellement frères.

—J'y consens, reprit Osman, mais parles moi de notre père.

—Notre père ! dit Stickler avec amertume.

Il se leva, prit dans le bahut la cassette qui renfermait ses papiers en tira le double de la traduction de l'article du journal de Reutlinger, qu'il avait faite naguère pour sir Edward, et la plaçant sous les yeux d'Osman :

—Lis ! lui dit il.

En terminant sa lecture, Osman poussa un profond soupir.

—Et cet homme était notre père? demanda-t il à Frédéric.

—Oui, répondit celui ci, cet article est exact de point en point. Quand je suis revenu du fond de la Bohême au château, j'ai fait lire au baron la copie du mandat décerné contre lui par la justice, et il s'est brûlé la carvelle. C'était ce que j'attendais, et voilà pourquoi j'ai quitté l'Europe.

—Tu as encore plus souffert que moi, mon frère, répliqua Osman ; ta mère, comme la mienne, est morte de mort violente, c'était écrit !

—Derniers descendants d'une race maudite, répondit Frédéric, nous avons beaucoup à réparer, et je me demande parfois avec terreur, moi dont le caractère violent a tant d'analogie avec celui de l'assassin de ma mère, si l'hérédité morale, de même que la ressemblance physique, n'est point une de ces inexplicables fatalités contre lesquelles rien ne prévaut, et si, un jour, des circonstances identiques ou à peu près, étant données, je ne serais point capable de mauvaises actions, de crimes peut être. S'il pouvait en être ainsi, Osman, je te le jure, à l'aurore du bonheur qui paraît en ce moment me sourire, je m'arracherais la vie de ma propre main.

—De telles paroles sont un blasphème contre Dieu, répliqua vivement le kaïd ; tout musulman que je suis, légèrement enclin au fatalisme par conséquent, je crois au libre arbitre, et je suis convaincu que chez deux hommes des passions identiques peuvent, selon la direction qu'on leur imprime, devenir la source de tous les vices comme celle de toutes les vertus.

—C'est possible, dit Stickler pensif ; dans tous les cas cette théorie est consolante et je voudrais l'admettre ; il faudra que tu tâches de me persuader.

—J'y arriverai, répondit Osman, dont le visage s'illumina soudain.

—Dieu t'entende ! murmura Frédéric.

Il y eut un silence, puis Stickler reprit :

—Sais-tu ce que nous devrions faire? décider le colonel à abandonner le service de la compagnie et fuire ce pays maudit ; nous irions nous fixer en Egypte, en Algérie, n'importe où, et nous serions heureux.

—Sir Edward ne désertera point la lutte au moment où l'on parle des possibilités d'une insurrection générale, et je ne me chargerais point de lui faire une telle proposition.

—Tout cela est affreux? dit Stickler désolé, je vois que nous sommes tous destinés à périr ici.

—Pendant de longues années, sir Edward et sa fille ont échappé aux périls qui les menaçaient alors comme aujourd'hui ; cependant on ne veillait point sur eux. Actuellement la situation est bien modifiée, pusique nous sommes sur nos gardes ; l'assassinat, même dans ce pays troublé, n'est point facile à commettre sur des personnes en vue, et quand miss Royston t'appartiendra, elle sera plus difficile encore à atteindre, répondit Osman en se levant pour se retirer.

Sur ces derniers mots, ils se séparèrent, Frédéric, très préoccupé et très attristé, rentra dans sa chambre et ne ce mit au lit qu'après avoir entendu rouler dans la cour la voiture qui ramenait sir Edward et Martha et s'être assuré que les factionnaires étaient à leur poste.

XV.

Depuis un mois, aucun événement saillant ne s'était produit dans le cercle intime de sir Edward Royston.

Osman, admis dans la maison à un titre exceptionnel, depuis que ses liens d'étroite parenté avec Stickler avaient été révélés par celui ci au colonel et à Martha, n'y paraissait cependant que pour échanger quelques mots avec son frère et il se retirait aussitôt.

Ayant obtenu par une faveur spéciale du gouverneur l'ordre de création de son régiment mixte, le kaïd s'occupait lui-même du recrutement de ses hommes avec prudence et ardeur, et s'y consacrait d'une manière à peu près exclusive.

Depuis six semaines aussi, la malle avait emporté la lettre de Frédéric à Jacques, et l'impatient jeune homme, sachant qu'il avait encore au moins le même laps de temps à attendre la réponse de son ami et l'arrivée de ses papiers, commençait à trouver bien lents les jours qui le séparaient du moment où Martha deviendrait sa femme.

Néanmoins, afin d'occuper son activité et pour tromper l'ennui de l'attente, Stickler donnait à l'arrangement d'une ville, où il devait s'installer avec Martha et le colonel immédiatement après son mariage, toutes les heures qu'il ne passait point auprès de sa financée.

Après bien des courses sans résultat, il avait découvert dans les environs de Bombay, parsemés de délicieuses habitations, le nid qu'il cherchait pour son jeune ménage. C'était entre la ville de Pareil, sur le continent, une charmante demeure répondant aux exigences les plus difficiles. Située à cinq kilometres de Bombay, presque au bord de la mer, cette propriété était fermée du côté de la route qui la longe, par une grille tapissée de lianes. De hautes murailles, s'élevant de chaque côté de la grille, défient l'invasion des malfaiteurs et des bêtes fauves, tout en dérobant au regard curieux l'intérieur, abrité encore par les branches touffues des magnolias, des bananiers des sages, des myrtes, des bambous et des orangers qui atteignent dans l'Inde des proportions inconnues à l'Europe. L'habitation occupe le centre des jardins, elle est construite dans un style tout oriental. Une vérandah l'entoure circulairement à la balcon de pierre qui surplombe le centre de chacune des quatre façades rappelle, par ses découpures, les plus pures ornementations des vieilles mosquées espagnoles. Au rez de chaussée, de grandes portes-fenêtres établies sous les balcons donnent accès dans la maison, où l'on arrive par de doubles escaliers en pierre formant de vastes perrons où s'éteient les fieurs et les arbustes les plus rares, auprès de volières joyeusement peuplées d'oiseaux chanteurs et babillards, abrités contre les trop vives ardeurs du soleil par des marquises en nankin. La façade de l'ouest regarde la mer, à laquelle on descend par une longue allée en pente douce, cailloutée de coraux et aboutissant à un escalier taillé dans le roc et bordé de plantes bizarres et fantastiques qui sont pour les yeux des Européens un perpétuel objet d'étonnement.

Assez riche pour meubler l'intérieur de ce palais à sa fantaisie, Stickler y déploya des recherches et une magnificence inouïes.

Les étoffes les plus précieuses formèrent les tentures, les bois les plus rares furent employés pour les meubles.

Un nadab n'eût point fait mieux et n'eût pas été guidé par un goût aussi sûr que celui de l'amoureux baron.

Lorsque l'installation fut complète et que Stickler amena Martha, à qui il avait voulu ménager une surprise, visiter pour la première fois l'opulente demeure qui allait lui appartenir, la jeune fille, quelque habituée qu'elle fût au luxe et aux élégances de la vie, ne put retenir une exclamation de joie et d'admiration.

—Comme vous m'aimez, et comme vous savez aimer! dit elle à Frédéric, pendant un instant où ils étaient seuls dans le boudoir dont elle ne se lassait de comtempler la richesse.

—Je vous adore plus encore que vous ne le pouvez supposer, chère âme, lui répondit il tout ému.

Sir Edward, qui se trouvait non loin d'eux, les entendit ; un sourire triste et doux effleura ses lèvres, et il s'éloigna discrètement.

A quelques jours de là Osman vint trouver Frédéric.

—Bonnes nouvelles! lui dit il, les deux tiers de mes hommes sont trouvés ; j'aurai un régiment à faire envie, et je ne déteste point de m'entendre nommer *colonel*.

"D'autre part, si tu veux assister à un joli conciliabule d'Indiens de la pire espèce, je puis te procurer cette aimable distraction sans qu'un seul des cheveux de nos têtes soit menacé, car ce serait pas trop bête d'aller se faire égorger clandestinement et sans gloire dans l'antre de ces bêtes feroces ; qu'en penses tu? Ne crois pas cependant que la curiosité soit mon seul mobile : je m'imagine que nous pouvons apprendre là des choses qu'il peut être utile que nous connaissions.

—Comment ferons nous pour pénétrer parmi les Hindous sans êtres reconnus?

—L'un de mes sergents, Mohamed, mon compatriote, qui professe pour moi un dévouement sans bornes, a sauvé, dans je ne sais quelle circonstance, d'une mort certaine un jeune Indien ; ce garçon s'est attaché à lui et est devenu un de mes espions les plus sûrs et les plus intelligents, c'est lui qui nous facilitera l'accès de la réunion.

—Où se tient elle?

—Près d'un centre Hindou, à une dizaine de lieues, entre Baïdjepour et Bombay.

—A quelle époque est elle fixée?

—A demain, dans la nuit.

—A demain, dans la nuit. Nous prétexterons une partie de chasse, nous partirons vers deux heures et nous arriverons au temple dans la soirée. Après demain, vers midi, nous serons de retour.

—Soit! j'accepte ; mais en notre absence, qui donc ici veillera sur la maison?

—Je donnerai mes ordres au capitaine Ferramji, qui m'a remplacé dans le commandement de ma compagnie ; c'est un homme sûr.

—Sir Edward ne soupçonnera t il point notre subterfuge? reprit Frédéric.

—Nullement, car nous aurons soin de nous entretenir de notre chasse en sa présence. N'oublie point de t'armer à tout hasard.

—Sois tranquille.

Dans l'après midi, Stickler en causant avec le colonel Royston et avec miss Martha, leur dit négligemment qu'il comptait s'absenter pendant vingt quatre heures.

Il s'agissait d'une chasse organisée contre une famille de servals, que l'on avait découverte dans la montagne, et qui incommodait le voisinage.

Le baron débita sa petite histoire avec une adresse telle, que ni Martha ni son père ne soupçonnèrent son mensonge ; néanmoins miss Royston prétendit que le plus utile prétexte pour éloigner d'elle son fiancé était bon à celui ci.

—Je ne partage point votre manière de voir, ma fille, lui répondit sir Edward ; vous ne pouvez exiger de Stickler que, pour vous être agréable, il demeure constamment à vos pieds ; son caractère, son tempérament, sa santé même, souffriraient d'une semblable existence.

—C'est que, reprit Martha en soupirant, les hommes n'aiment point de la même manière que les femmes ; il me conviendrait parfaitement à moi de passer ma vie entre vous deux. Si, comme vous le prétendez, vous nous êtes supérieurs par le jugement et l'intelligence, vous nous êtes inférieurs par le cœur.

—Concedo ! répondit gravement Frédéric, qui se leva, se dirigea vers la fenêtre et se mit à battre du bout des doigts une marche contre les vitres.

—Taisez vous, petite foile, répliqua à demi voix le colonel en regardant sa fille d'un air attendri ; voyez de quelle façon votre fiancé bat cette marche contre les carriaux ; voilà, si je ne me trompe, une preuve irrécusable d'impatience ; Frédéric vous aime de toute son âme, mais son indépendance native se révolterait bientôt contre des exigences puériles et vous en soffririez tous deux.

"Souvenez vous, ma chère, que les sentiments durables ne s'épanouissent, ne vivent et ne s'éternisent que par des concessions mutuelles et par la plus entière liberté.

—Vous avez raison, mon père, répondit Martha ; mais tous les hommes sont cruels, je le vois bien.

L'arrivée d'Osman modifia le tour de la conversation. Il venait informer son frère qu'il l'attendrait avec les autres chasseurs, le lendemain, à deux heures à la porte du Continent.

Dans la crainte de contrarier les deux jeunes gens, miss Royston n'osa point répliquer. Cependant, lorsque le kaïd se retira, elle lui dit tout bas, en lui désignant du regard son fiancé.

—Vous me répondez de lui, n'est ce pas?

—Sur ma tête, répliqua Osman? mais pourquoi vous alarmer d'une simple excursion à quelques lieues de la ville?

—Vous êtes tous deux si téméraires, reprit elle d'un air de douté.

—Bah! répliqua Osman, voudriez vous nous voir poltrons comme des bramanes?

—Pour cela non, répondit elle en riant de l'idée du kaïd, dont l'originalité rappela sa gaîté.

Le lendemain, exact au rendez vous, Frédéric, monté sur un excellent cheval arabe, se trouvait à la porte du Continent, au moment même où Osman, le sergent Mohamed et le jeune Hindou Djouali y arrivaient de leur côté.

Osman adressa quelques paroles à son frère, puis au lieu de suivre la grande route de Bombay à Baïdjepour, les quatre hommes obliquèrent à gauche et s'enfoncèrent dans l'épaisseur d'une forêt de bambous où des sentiers à peine tracés se croisaient et se multipliaient en tous sens.

Chemin faisant Stickler se mit à observer les deux compagnons de voyage qu'avait amenés le kaïd.

(A continuer.)

Mères ! Mères !! Mères !!!

Etes-vous troublées la nuit et éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille du SIROP CALMANT DE MME. WINSLOW. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute, il n'y a pas une mère au monde qui ayant usé de ce syrup ne vous dira pas aussitôt, qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et lui rend la santé. Ses effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux Etats Unis. En vente chez tous les pharmaciens.—25 centins la bouteille.

1er Mars. 1881.—

LA TOUX, LE RHUME ET LES MAUX DE GORGE ne doivent pas être tolérés. Il résulte fréquemment d'une négligence à les soigner, une maladie incurable des poumons, la consomption. Les PASTILLES DE BROWN, pour les bronches, ne dérangent pas l'estomac, comme les sirops et baumes vendus pour le traitement du rhume ; mais elles agissent directement sur les parties enflammées, soulage l'irritation et apaise l'asthme, la bronchite, la toux, la catharre, et les dérangements de gorge auxquels sont sujets les chanteurs et ceux qui parlent en public. Depuis trente ans au moins ces pastilles de Brown sont recommandées par tous les médecins et elles donnent toujours parfaite satisfaction. Mises en usage continu depuis plus d'une génération, leur efficacité ne saurait être mise en doute et elles jouissent à juste titre d'une réputation bien établie parmi les meilleurs remèdes du jour. En vente partout à 25 cents la boite.

REMEDE POUR LES TEMPS DURS.—Finissez de tant dépenser pour de beaux habits, nourriture riche et pour l'étalage. Achetez de la nourriture bonne et saine, des habits meilleurs et à plus bas prix ; procurez-vous de toute manière des objets plus réels et substantiels et surtout arrêter cette sotte habitude de courir après les docteurs coûteux et vantards ou de vous tant servir de cette vile médecine qui ne peut vous faire que du mal, et enrichissent les propriétaires, mais mettez votre confiance dans le plus grand de tous les remèdes simples et purs, les Amers de Houblons, qui guérit toujours à un coût minime, et vous verrez des temps meilleurs et une bonne santé. Essayez-le une fois. Lisez ce qui en est dans une autre colonne.

LONGTEMPS SOUFFRIR—Endurer le Catharre vingt cinq ans est un long espace d'ennui et de misère. Mme E J Flanders, de Manchester, N H, après avoir souffert tout cela, écrit : "Le Remède du Catharre constitutionnel m'a arrachée à des souffrances intenses et presqu'au tombeau." Cette médecine est en vente chez tous les droguistes.

UN BON COMPTE.—"En somme, six longues années de maladie et de souffrances sur un lit coûtant $200 par année, total, $1200—et tout ça a été arrêté par trois bouteilles d'Amers de Houblon prises par ma femme, qui a fait son propre ménage pendant un an depuis sans la perte d'une journée, et je veux que tout le monde le sache pour son bénéfice."

"JOHN WEEKS, Butler, N.Y."

MARCHANDISES

—DE—

NOEL et du JOUR DE L'AN !

Entrez chez John Calder

Si vous voulez voir le LOT le plus beau et le meilleur marche de Marchandises de NOEL en cette ville.

M. CALDER

Vend aussi actuellement la balance de son

STOCK CONSIDERABLE ET BIEN ASSORTI DE

ETOFFES A ROBES

—A UNE—

GRANDE REDUCTION.

JOHN CALDER.

Déc. 8, 1880.

BLOC POIRIFR

MAGASIN ORIENTAL

FIDELE POIRIER,

Etant propriétaire du plus

GRAND MAGASIN DE SHEDIAC,

A le plaisir d'annoncer qu'il a aussi les plus

BELLES MARCHANDISES DE SHEDIAC.

Il y en a :

DE TOUTES LES FACONS,
POUR TOUS LES GOUTS,
ET DE TOUS LES PRIX.

Pour **HOMMES, FEMMES, ENFANTS.**

J'ai toujours en main :

Provisions de toute sorte,
Chaussures de tout patron,
Chapeaux de toute forme.

Un assortiment complet de

Ferronnerie,
Quincaillerie,
Poterie,
Ferblanterie,
Parfumerie.

Ma librairie contient des

LIVRES DE PIETE,
LIVRES D'HISTOIRE,
LIVRES D'ECOLE.

NOEL ET JOUR de L'AN

Une grande variete de

CADEAUX ET DE JOUJOUX

À VENDRE À BON MARCHÉ À L'OCCASION DES FÊTES.

FIDELE POIRIER.

Shédiac, 20 décembre 1880.

EGMONT BAY & WELLINGTON.

IL NE PLEUT QU'IL NE VERSE.

Venez voir aux Magasins d'Egmont Bay et de Wellington, les lots de

Nouvelles Marchandises

qui sont arrivées cette semaine de

Montreal, St. Jean & de Boston.

Inutile d'énumérer. Il y en a pour rencontrer les besoins des dames, filles, hommes, garçons, et les bébés même. Tout est marqué au

AU PLUS BAS PRIX,

et vous pourrez vous en convaincre en demandant les prix et en examinant les effets, on ne charge rien pour cela ici.

La divise à présent est :

"Vendre beaucoup mais a PETIT PROFIT"

et pour argent comptant.

On donne le plus haut prix en argent pour AVOINE, BEURRE, ŒUFS, LAINE, ETOFFE, PEAUX, &c., &c.

Venez-y tous et souvent, mais non tout à la fois.

J. O. ARSENAULT

1 Bay, I.P.E., 11 Oct. 1880.

COTONS !

EN GROS ET EN DÉTAIL

10,000 verges de COTON JAUNE,
5,000 do COTON BLANC
4,000 do COTON de couleur.

Ces cotons se vendent rapidement, car nous les offrons à des prix qui ne peuvent être égalés.

Main Street, MONCTON, en face des bureaux de poste et du télégraphe.

J. FLANAGAN.

10 février.

ANNONCES

Première Insertion ...... 10 C
Chaque Insertion subséquente...... 2
Adresses d'affaires ......

Des arrangements très faciles ... seront faits pour l'insertion de ... long terme.

La Rédaction ne sera, en aucun ca... des opinions des Correspondants. Les ... sont pas rendus.

Obligé de payer les frais de port sur ... settes envoyées à la poste, l'abonnem... reusement exigible d'avance.

VOL. XIV.

ADRESSES D'AFFAIRE

JAMES KAY
AVOCAT, NOTAIRE,
Bureau, Batisse Tait, vis a vis le Bloc Po...
SHEDIAC.
Prompte attention accordée aux a...
25 nov. 1880—ua

Agence d'Assurance Gene...
Compagnies d'Assurance contre les ... dents, sur la Vie et contre le F... représentées.
BUREAUX :—Bâtisse en brique de Nich... coin de Church et Main Streets, Moncto...

Propriétés de fermes as... rées a bas prix,
J. McC. SNOW, Agen...
10 déc. '79—1a

Facterie de Chaussu...
DE SACKVILLE
DEPUIS que j'ai adopté le système de ... quer mon nom sur TOUTES mes C... sures, je m'aperçois que les commandes ... mentent rapidement. A ceux qui ont beso... Chaussures, je dirai : Essayez les mienn... assurez-vous que mon nom soit au comple... le fond de chaque paire.
ABNER SMI...
20 novembre 77—3m

SWEENEY & RICHA...
MANUFACTURIERS DE
VOITURES D'HIVER & D'...
SHEDIAC, N. B.
Traineaux, Carosses et Wagons de ... la description en mains et à ordr...
Réparages exécutés à court d...
Il y a aussi joint
UNE FORGE
ou toute espece d'Ouvrages de Campagne fait a des prix moderes.
T. W. SWEENEY. AMABLE RICH...
Shediac, 10 Mai '79—3e

D. MAGEE & Cie.,
MANUFACTURIERS EN GROS DE
CHAPEAUX CASQUES PELLETERIES.
51, KING STREET
ST. JEAN, N. B.
D. MAGEE M F MA...
mai 20 '72—ae

MARCHANDISE...
NOUVELLES !
On vient de recevoir :
Amers de Houblon,
Végétine,
Liniment Anodin de Johnson,
Linement de Kidder,
Lactopeptine,
Chamois,
Ether Sulphurique,
Chloroforme,
Un assortiment complet de Pi... couvertes de gélatine de McK... & Robbins,
Quinine de Hawards,
Iodure Potasse,
Bromide de Polasse,
Salacine,
Acide Salycilique, etc., etc.
A vendre à bas prix en gros et en déta...
E. M. ESTEY,
Medical Hall, Moncton, N.

VERITES
AMERS DE HOUBLO...
(UNE MEDECINE, PAS UN BREUVA...
contiennent
Houblon, Buchu, Mandragore ... Pissenlits,
ET LES PLUS PURES ET LES MEILLEURES ... LITÉS MEDICALES DES AUTRES AMER...
ILS GUERISSENT
Tous les Maux d'Estomac, d'Intestins, ... Sang, du Foie, des Rognons et des Org... Urinaires, la Nervosité, l'insomnie, les M... dies des Femmes, et l'IVROGNERIE.
$1,000 EN OR seront payés pour chaqu... qu'ils ne guériront ou n'aideront pas, ou ... tout ce qu'on y trouvera d'impur ou d'... rieux. Demandez à votre droguiste ... Amers de Houblon et les livres gratuit... prenez-en avant le coucher, pas d'autre. ... remède contre la Toux et l'Antidote... Houblon est le meilleur marché et le plus ... En vente chez tous les droguistes et ... Pharmacie de Shédiac.

Chemin de fer Intercolo...

1880—Arrangement d'Hiver—1...

A partir de LUNDI, le 29de Novembre, le... vois laisseront Shédiac tous les jour... manche excepté, comme suit :

Laisseront Shédiac
Accommodation pour St. Jean, 6.4...
Express pour Halifax et Pictou, 11.3...
do pour St. Jean, 2.5...

ARRIVERONT
Express de St. Jean 12.4...
do Halifax et Pictou 4.3...
Accommodation de St. Jean 7.2...

D. POTTINGE...
Surintendant en ...
Moncton, N. B., 27 novembre 1880.